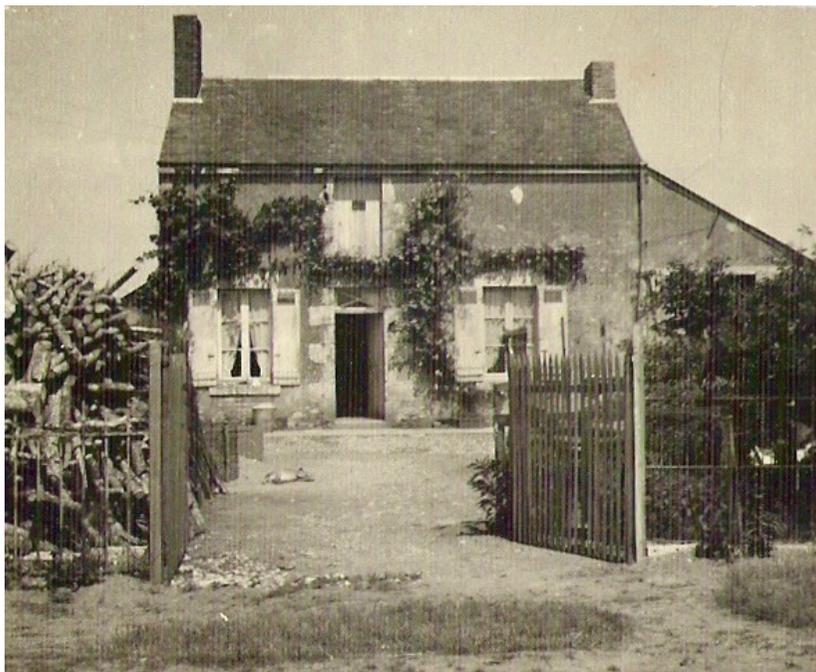


MULSANS - Les Paradis perdus



Sous le pseudo Lili-Claude NIEDZIELSKI,
Claude SARRAZIN fait revivre CADY, la
petite fille qui se souvient du Mulsans de
« Sans Famille » et de Sa Famille.



La maison et le tas de bois

Claude.sarrazin@yahoo.fr

MULSANS - Les Paradis perdus

Lili-Claude Niedzielski

A ma famille

Maman Lucette SARRAZIN,
Paul et Maria SARRAZIN,
Jean et Paule MARCHI,
mes cousins et ma cousine,
mon Papa Gaston,
et mon Père Włodzimirz NIEDZIELSKI

2016

L'INSTANT PRESENT

Je suis dans le petit cimetière de Mulsans devant la tombe de mes parents. J'ai 68 ans. Au passage, je reconnais des noms qui m'ont été familiers :

Ombred'âne, Hardillier, Nivette. Que c'est loin...

Mon cousin Bernard habite Mer. Nous sommes venus pour fêter les 80 ans de sa compagne Lili. J'y retrouve une grande partie de la famille, mon cousin Gilbert, son épouse Denise et leurs enfants Caroline et Vincent, les petits enfants : Giovanni et Jade. Mon cousin Jean-Paul et son épouse Dominique. Tous les amis du Tourlourou⁽¹⁾ sont là aussi.

Mon regard s'attarde sur le visage de Jade, j'y retrouve une expression familière, une douceur, un sourire à peine esquissé. J'ai déjà vu cela il y a longtemps. L'adolescente est très réservée, et derrière son air sage, je sens de la gaité, voire de la malice. Mais oui, je connais cela.

Une image un peu floue d'un autre sourire malicieux et de deux yeux bleus pleins de douceur, se superpose à ce visage juvénile. C'est autre chose qu'une ressemblance physique, c'est plus rare et d'autant plus précieux.

Jade est en train de faire revivre ma Zia⁽²⁾ et tous les souvenirs qui vont avec : Mulsans, surtout Mulsans.

Bien plus que le nom d'un village du Loir et Cher, Mulsans est pour moi synonyme de bonheur.

1952

J'avais quatre ans et le jardin était immense.
La roseraie embaumait de mille parfums
envoûtants.



Maman et moi dans le jardin

Mes radis étaient les plus roses, les plus beaux et les plus craquants aussi, les carottes déterrées et passées sous le robinet de la grange avaient un goût que je n'ai plus jamais retrouvé nulle part ailleurs.

Le va et vient des abeilles bourdonne encore à mes oreilles comme aux heures de sieste de l'enfance, à travers les volets mi-clos qui laissaient filtrer les ombres et les bruits du dehors. Cette sieste était obligatoire pendant les chaudes journées d'été. Tout le travail, que ce soit ménager ou dans les champs, s'arrêtait. Le temps était en suspension, réglé par le clocher de notre église Romane du XI^{ème} siècle qui était la fierté du village.

Dans la pièce à vivre, accrochée au mur, il y avait une assiette peinte qui représentait l'Angelus de Millet. Aucune peinture au monde n'était plus jolie que celle là. J'identifiais les deux personnages comme Tonton Paul et Tata Maria dans leur champ de patates en train de prier. Le peintre avait bien rendu l'atmosphère de mon cher Mulsans.



L'Angelus de Millet

Il y avait aussi une marine qui ne m'évoquait rien du tout, vu que je n'étais jamais allée au bord de la mer et que cela ne me manquait guère. Mulsans, à lui seul, comblait toutes mes attentes.

Un peu plus tard, vers mes neuf ans, nous partions tous les trois le temps d'un week-end, rendre visite à «l'Oncle et la Tante» comme disait Maman. Le matin, de bonne heure, Papa mettait en route la BSA 650, Maman à califourchon derrière lui et moi dans le side-car.

Une centaine de kilomètres nous séparait de mon paradis, dès que nous commençons à apercevoir les vastes étendues de la Beauce, des champs à perte de vue, sans un arbre, il me tardait d'arriver pour retrouver Bouboule, le chien roux, mon compagnon de jeux,



les lapins, les poules, ma trottinette, les pâquerettes, la croix au bout de la route où je mettais un bouquet à chaque visite.

C'était toujours trop court, même, si parfois, nous ne repartions que le lundi matin chargés de provisions : des salades croquantes, des oeufs, un poulet, du lait. Bien emmitouflée dans le side-car, je guettais les lapins qui s'immobilisaient dans le phare de la moto et que Papa aurait pu attraper par les oreilles. Pendant toutes mes années de pension, de l'âge de quatre à huit ans et demi, j'ai attendu les vacances avec impatience pour rejoindre Mulsans. Il y avait tant de choses à y faire, à regarder, à savourer.

La panade, par exemple, une soupe de pain et de lait. Mais aussi les oeufs à la coque : Tonton aiguissait son couteau avant de trancher le pain en mouillettes qu'il tartinait parcimonieusement de beurre, un petit coup sur le dessus de l'oeuf, hop, le chapeau était soulevé délicatement, «gobe» disait Tata, pour le blanc qui débordait, et alors apparaissait le jaune, bien jaune, dans lequel j'enfonçais ma mouillette, la cuisine se transformait en

paradis. C'était les oeufs de nos poules que je nourrissais avec des grains de blé en hurlant à tue-tête : «p'ti p'ti p'ti, petit petit petit» comme je l'avais entendu de Tata.



LES COMMERCES

Il n'y avait pas de supermarché. L'épicerie ambulante, un gros camion gris qui ouvrait son ventre, ne manquait pas de s'annoncer par de vigoureux coups de klaxon dès l'entrée du village. Elle s'arrêtait au « trois maisons» lieu-dit encore «le trou du diable». Tata Maria, Julia et Juliette s'y retrouvaient, écoutaient les nouvelles que colportait l'épicier, achetaient le strict nécessaire et ne s'attardaient pas. Les jupes volaient dans le vent, les cheveux dans tous les sens, ce «trou du diable» portait bien son nom. Et moi j'adorais le vent, je jouais avec lui, j'étais la fille du vent sur mon cheval fougueux. Tu vas rentrer disait Tata, tu vas t'enrhumer.

Le boulanger passait tous les deux jours et le boucher une fois par semaine.

A cette époque, le rôti ou les côtelettes n'étaient pas de tous les repas.

CHEZ GARNIER

Parfois, le moins souvent possible et pas de bon coeur, Tata m'envoyait d'un coup de trottinette jusqu'au bourg, chez Madame Garnier. Elle disait : « Va voir chez Garnier, peut-être... on ne sait jamais » Il fallait vraiment que la chose en question soit de première nécessité pour aller l'acheter là bas. Ce n'était pas, à vrai dire une épicerie, ni un coiffeur, ni un cordonnier, ni un troquet, c'était tout cela à la fois. Madame Garnier ne vendait pas grand-chose, si ce n'était des allumettes, du savon, du pain rassis (qui avait été livré par le boulanger ambulancier), de la lessive, de la ficelle, des ampoules. Cette maison se trouvait non loin de l'église, en plein dans le virage, on y accédait par quelques marches sur le côté.



Papa en moto devant chez « GARNIER »
On aperçoit Zio, Zia, Didier et moi.
Madame Garnier sur le pas de son commerce.

A l'intérieur, il faisait sombre et je n'aimais pas y aller. Madame Garnier quittait à regret le comptoir et les messieurs de la pièce à côté. Elle n'avait jamais l'air content et elle m'intimidait, j'avais toujours l'impression de la déranger... et je crois bien que ce n'était pas une impression. Au mur, il y avait des étagères marron foncé dont la plupart étaient désespérément vides. Quand elle ne détenait pas l'objet demandé, elle disait l'air bougon : « on n'a pas été livrés » et c'est ce qui m'arrivait presque à chaque fois que je m'y rendais. Je rentrais bredouille à la maison. « Tant pis, on s'en passera » disait Tata « Je ne vois pas pourquoi je t'ai envoyée là-bas, il n'y a jamais rien. »

Je me suis souvent demandé si elle ne m'envoyait pas tout simplement faire de la trottinette. Dévaler la route à toute vitesse jusqu'au bourg était une sensation grisante, les champs défilaient, les couleurs se mélangeaient, le vent était de la partie, mes cheveux s'envolaient, j'adorais ça. Aucune voiture, aucune odeur d'essence, seulement des odeurs de campagne. A l'entrée du bourg, avant le grand virage se trouvait la maison de la famille Lubino. Le fils, Daniel, jouait quelquefois avec moi, mais pas souvent, il avait des problèmes de santé, je crois qu'il était asthmatique et en surpoids. Plus tard, quand ma cousine Martine voulait me taquiner, elle disait que c'était mon fiancé, ce qui me faisait enrager.

LES LAPINS

Nous avons nos poules et nos lapins. Je n'avais pas une grande sympathie pour les volailles, celles-ci m'effrayaient un peu depuis que le coq m'avait picoré les mollets. Les lapins, c'était une autre histoire. Avec Tata, nous allions «faire l'herbe». Munies toutes les deux d'un grand sac en toile de jute et d'une faucille, nous battions la campagne, talus et fossés afin de récolter les meilleures plantes pour mes petits amis. Tata connaissait toutes les herbes et me distillait ses précieux conseils tout le long du chemin. La luzerne et le trèfle, n'avaient pas de secret pour elle. Nous revenions avec d'énormes sacs qui sentaient la prairie, l'humidité, les vacances. J'aimais l'odeur qui s'en dégageait lorsque j'y plongeais les mains pour leur distribuer ce vert trésor. Je les contempiais, j'aimais leurs petits yeux brillants et malins, leur moustache frémissante et surtout ces deux grandes oreilles qui semblaient écouter tout ce que je venais leur raconter.

Parfois, j'ouvrais un clapier et j'avais timidement un doigt pour les caresser. La merveille des merveilles, c'était les bébés, tellement vilains le premier jour, tout gluants, le poil collé, les yeux aveugles et qui devenaient rapidement de très jolies peluches juste à regarder, sans toucher. Un jour, vers mes cinq ans, Tonton Paul a saisi un de mes amis par les oreilles, lui a assené un grand coup de matraque sur la tête, j'ai hurlé et me suis sauvée en pleurant, je n'ai pas vu la suite...

Un peu plus tard, le petit animal était suspendu par les pattes sur la porte de la grange, le sang coulait dans la bassine qui était à terre, sa peau décollée jusqu'à la moitié, c'était horrible. Au menu du lendemain, il y avait du lapin. Je refusai catégoriquement. Je fus expédiée dans l'escalier de la cave en attendant que l'appétit me revienne. Trois jours, j'ai tenu bon. Après, ils avaient tout mangé. Je venais de comprendre que les lapins étaient élevés pour être mangés, ce n'était pas des animaux de compagnie. Je n'allais plus beaucoup «faire l'herbe». De toute façon, j'avais décidé que je n'aimais pas la viande.

LA FERME

La panade était ma soupe préférée. Il fallait du lait; il n'y avait alors pas de lait en carton, ni en bouteille. Je partais avec mon pot en fer blanc sur le guidon de ma trottinette jusque chez Leroux, la grande ferme du bourg à côté de l'église. Bling, bling, le pot frappait contre la trottinette, je descendais la route à toute vitesse, j'étais libre, je volais, j'arrivais rouge et essoufflée dans la cour de la ferme où trônait un majestueux tas de fumier surmonté de deux ou trois poules, les canards se dandinaient dans des flaques d'un jaune douteux qui sentaient le purin, le chien attaché au bout de sa longue chaîne, qui faisait un bruit de ferraille sur le sol, me saluait par de joyeux jappements et l'odeur de l'étable arrivait jusqu'à mes narines, une odeur chaude et moite qui m'enveloppait de la tête aux pieds. Madame Leroux, avec ses bottes noires en caoutchouc à mi-mollets, son tablier bleu à carreaux, était assise sur son tabouret à trois pieds, presque sous la Roussette si énorme dont elle pressait les pis gorgés de lait.

J'entends le bruit du liquide blanchâtre qui tombe dans le seau de façon rythmée : tchtt, tchtt ! une main, l'autre main, un, deux, un, deux, c'est fascinant. Elle lève à peine la tête, c'est pas possible, elle doit avoir des yeux dans le dos, «Ah te voilà, la Parigotte, (en roulant les R) vl'à la Cady, t'as ben b'soin du bon air, comment elle va la Tata ?» Elle n'attend pas la réponse, «Dédé, emplis lui son pot» Dédé, c'est le fils, à peine plus âgé que moi, il me taquine toujours et m'appelle «cuisse de mouche» ou « la puce empaillée ». Je déteste ces surnoms ridicules. Mais lui, je l'AIME, il est beau, il est tout noiraud comme un pruneau, les cheveux, la peau, les yeux, il est vif, et ce sourire ! Il n'a jamais su que je l'aimais. Le secret des amours enfantines. Le retour en trottinette avec le pot à lait bien rempli est quelque peu périlleux, le pot se balance, le couvercle ne tient pas bien, le lait s'échappe, et par bonheur, il en reste quand j'arrive.«Tu en as mis du temps», dit-elle, en détachant chaque syllabe. Elle sait que j'aime aller à la ferme et elle a bien deviné mon secret, elle.

LE REPAS

Tata met le pain rassis coupé en morceaux à tremper dans le lait, puis la soupe cuit doucement sur la cuisinière à bois.

Cette panade arrivera dans ma belle assiette creuse, celle qui a les fleurs bleues tout autour, Tata y cassera un oeuf, mettra un peu de sel et le festin pourra commencer. Tonton ajoutera un tour de moulin à poivre, «pas les enfants» disait Tata, c'est trop fort.

Pendant le repas, il y avait le poste de TSF qui débitait les informations et il fallait se taire, les enfants ne parlaient pas à table. Les grandes personnes écoutaient religieusement. Pendant ce temps, je surveillais les mouches, j'anticipais l'endroit où elles allaient se poser et j'essayais de les attraper d'un revers de main comme je l'avais vu faire une fois. Je rêvais. Mon coude arrivait sur la table. D'un mouvement leste, avec le manche de son couteau, Tonton me rappelait à l'ordre. «Tu vois bien qu'elle a sommeil» disait la Tante.

LE COUCHER

Le cérémonial du coucher pouvait commencer. La chemise de nuit à peine enfilée, c'était le bonbon du soir. J'ôtai délicatement le couvercle de la bonbonnière en porcelaine, décorée d'une marquise, où se côtoyaient des violettes, des caramels, des bêtises de Cambrai et parfois des Vichy Etat. Le choix était difficile. Je ne me brossais pas les dents et je n'ai, par chance, jamais eu de caries.

Bonbon en bouche, je m'enfonçais dans le grand lit en fer forgé, sous l'énorme édredon de plumes avec mon « Sans Famille », un livre énorme, rouge et doré dont je tournais les pages avec bien des difficultés, il fallait en prendre le plus grand soin (il avait appartenu à mon cousin Paul, décédé d'une méningite à vingt ans). Je m'endormais en rêvant de Rémi que j'imaginai sous les traits de Dédé, le fils Leroux.

LA MAISON

Elle se composait de deux pièces. Pas de salle de bains ni de toilettes.



Tonton et Tata devant la maison

Les WC se trouvaient à l'extérieur au fond du jardin, une planche avec un trou d'où s'échappaient des mouches vertes ou bleutées, du papier journal piqué sur un clou rouillé et....l'odeur.... Parfois, je lisais les titres sur les chutes de papier et je regrettais de ne pas avoir la suite. Le soleil se glissait par les fentes des planches qui entouraient le « trône » d'où j'avais une vue rétrécie sur le jardin. Un grand broc en tôle peinte servait de chasse d'eau.

Dans la pièce à vivre ronronnait la cuisinière à bois, devant la fenêtre se trouvait la pile⁽³⁾ sans robinet, l'eau était tirée au puits commun aux deux maisons.



Tata, Maman, Martine et Tonton devant le puits

Il y avait un lit en fer forgé où je dormais, la table et les chaises, le grand fauteuil dans lequel je me vautrais pour écouter à la radio «les maîtres du mystère», le buffet de cuisine repeint en chocolat marron clair avec une console recouverte d'une chute de linoléum à carreaux bleus et enfin mon trésor: la minuscule bibliothèque aux rideaux d'une couleur indéfinissable tant ils étaient passés, déchirés par endroit, usés jusqu'à la corde, qui contenait tous les livres de la comtesse de Ségur, les malheurs de Sophie, les Jules Verne, l'Atlas, et Sans Famille. L'autre pièce était la chambre de Tonton et Tata dans laquelle se trouvait le seau hygiénique dissimulé derrière un paravent d'où parvenaient parfois des bruits d'intestin qui me terrorisaient. Tata usait de laxatifs et j'avais bien peur qu'elle explose.

Dans l'énorme armoire à glace, les jours où j'avais été particulièrement sage, Tata allait voir si la poule avait pondu quelques oeufs en sucre de toutes les couleurs aux minuscules points rouges.

Cette poule avec de vraies plumes et munie d'une mécanique intérieure pouvait pondre pour les enfants sages jusqu'à trois ou quatre oeufs par jour. Le rituel qui accompagnait cet exploit me laissait ébahie, incrédule et ravie. Elle a pondu, elle a pondu !! Ce cadeau de Pâques était éternel. Trois petits oeufs au creux de la main, je m'en allais les savourer sur la balançoire que Tonton m'avait installée sous les cerisiers. Ces arbres donnaient de petites cerises, rouge clair et aigrettes que Tata mettait dans l'eau de vie et qu'elle servait en fin de repas de fête dans de minuscules verres de couleur.

Toute la famille, au grand complet, s'installait dans le « caboin » autour de la table sur tréteaux et les festivités et les parties de cartes duraient jusque tard dans l'après-midi.

Dans la soirée, avant l'apéro, tout le monde jouait à la pétanque dans la cour. Le cochonnet roulait si vite que, bien souvent, les enfants passaient plus de temps à le retrouver qu'à jouer aux boules. Je me souviens des palabres à n'en plus finir pour savoir à qui revenait le point et de la brindille qui servait à mesurer l'écart par rapport au cochonnet.

LE CABOIN

A la fin de l'été le bois avait été livré.

Tonton, Tata, les enfants et les voisins avaient empilé les grosses bûches les unes au-dessus des autres. Un mur de rondins s'était élevé, parallèle à celui de la famille Hardillier, nos voisins. Il ne restait plus qu'à poser un toit et finir le fond pour réaliser une cabane. C'est ainsi qu'une partie de la livraison avait servi pour la construction. Celle-ci fut baptisée : « le caboin ».

On y mangeait, j'y jouais à l'ombre pendant les après-midi brûlantes de l'été, Tonton y préparait son merveilleux hachis d'ail et de persil, on y effilait les haricots verts. Des ombres se dessinaient sur la toile cirée. Le soleil s'infiltrait entre les petits trous pour laisser passer des rais de lumière dans lesquels circulaient de minuscules grains de poussière. Je me plaisais à imaginer que c'était les fées des bois où les arbres avaient été coupés.

LA TOILETTE

J'aimais les dimanche. C'était jour de «grande toilette».

La veille, nous allions toutes les deux au puits pour tirer de l'eau.

Le seau se balançait au bout d'une corde et descendait dans les profondeurs de la terre, Tata tournait la manivelle rouillée qui grinçait, la corde disparaissait au fur et à mesure, puis elle remontait le seau qui perdait de l'eau, particulièrement les jours de grand vent. Et elle recommençait, un deux, trois, quatre seaux etc... Cette manoeuvre était épuisante, de temps en temps elle se passait un bras sur le front et elle recommençait à tourner avec précaution mais tout de même assez vigoureusement pour remonter l'eau. Je contemplais ce spectacle sous l'oeil de la chouette qui nous surveillait depuis son trou dans le mur de la famille Hardillier. On disait que son cri annonçait la mort. Je l'entendais tous les jours et je me disais que cela faisait beaucoup de morts.

L'eau chauffait dans la baignoire sur la cuisinière, arrivée à bonne température, la grande toilette pouvait commencer. Tata me déshabillait rapidement, une fois nue comme un ver, elle me frictionnait de la tête aux pieds avec un gros morceau de savon de Marseille qui sentait le propre, un arrosoir faisait office de douche pour me rincer. Enveloppée dans un morceau de vieux drap, elle me séchait vigoureusement. J'enfilais mon «petit linge» tricot de corps et culotte petit bateau bien blanche pour une semaine entière.

LA LESSIVE

Pas de machine à laver. Les jours de lessive, branle bas de combat. Draps, serviettes et torchons trempaient toute la nuit précédente. Au matin, la lessiveuse en fer blanc était placée sur la cuisinière jusqu'à ébullition, ça sentait bon le savon, le chaud, l'humide, l'eau s'échappait par une pomme d'arrosoir au bout d'un grand tuyau central et retombait en bouillonnant, la vapeur emplissait la pièce.

Ensuite, Tata frottait le linge sur la grande planche avec une brosse dure aux poils jaunes, puis elle le rinçait, l'essorait, le tordait comme un saucisson, enfin elle pouvait commencer l'étendage. Il y avait toujours beaucoup de vent à Mulsans. Tata se protégeait la tête avec sa «fanchon» une espèce de foulard noué sur la nuque. Alors le combat commençait entre les draps, les serviettes, le linge, le vent et ma tante. Je la revois s'agiter, étendre les bras vers la corde, les draps claquaient, se balançaient jusque vers les lilas et étaient bientôt maîtrisés par de grosses pinces en bois.

J'aimais voir notre lessive suspendue dans les airs et qui s'agitait si joliment vers le ciel, j'allais dessous pour respirer l'odeur du propre, je voulais m'envoler avec le vent et atteindre le ciel. Le ciel ! Elevée chez les bonnes soeurs en pensionnat pendant l'année scolaire, j'avais un sens mystique très développé, je priais beaucoup ... pour tout, pour rien. Je parlais à Dieu, aux anges, à la Sainte Vierge. Il fallait bien que je parle à quelqu'un, les adultes avaient autre chose à faire et j'étais enfant unique.



Bernard mon grand cousin
Didier et moi.



Tata, Tonton, *Gilbert*, *Didier*, *Zia*, moi
et deux petits invités avec leur maman.



mes cousins et cousine :
Jean-Paul, Gilbert, Martine, Didier.
Bernard devait être en Normandie chez l'oncle André.



Zia et Zio

MA FAMILLE

Une année, aux grandes vacances, j'ai découvert ma famille. Je n'étais plus enfant unique, j'avais quatre cousins et une cousine qui habitaient avec leurs parents dans le bourg pendant les deux mois d'été.

La soeur de Maman, ma tante Paule, (que je nommais Zia) s'était mariée à un bel Italien, Giovanni qui lui avait donné cinq enfants.

Bernard, l'aîné, avait dix ans de plus que moi, et n'était jamais avec nous, Gilbert trois ans, Martine un an, Didier était de trois mois mon cadet et Jean-Paul un bébé qui braillait beaucoup et passait son temps à faire dans ses langes.

Une belle famille, je les enviais, ils riaient beaucoup tous ensemble, les garçons taquinaient Martine. Tata Paule était douce, gentille, souriante et elle racontait toujours des blagues. Elle m'appelait «ma poule» et me disait : «tu en as de beaux petits mollets».

LE FORGERON

Mes cousins habitaient dans la cour du forgeron qui était aussi maréchal-ferrant, Monsieur Debré que tout Mulsans traitait avec le plus grand respect. Ce métier était des plus utiles à la campagne. En effet, qui n'avait pas un cerclage de roue à lui faire confectionner des pointes, des clés et surtout des fers.

Il n'était pas rare de voir arriver dans la cour un énorme cheval de trait. A ce moment-là, nos jeux s'arrêtaient et une troupe d'enfants, bien alignés les uns à côté des autres, un peu à distance, profitaient de la magie du spectacle.

Le marteau frappait régulièrement sur l'enclume où un morceau de fer rougi prenait petit à petit la forme exacte du sabot. Régulièrement le maréchal l'appliquait à chaud sur le pied de l'animal afin de prendre la mesure. Un nuage de fumée les entourait et il se dégageait une odeur de corne brûlée. Lorsqu'il était à la bonne dimension, il le maintenait au bout de la longue pince et le trempait dans un seau d'eau pour le refroidir.



Le maréchal-ferrant - collection Robert Fineau sur le site Histoire de Gehée.

Ensuite monsieur Debré s'approchait de l'animal, plaçait le sabot sur sa cuisse, ajustait le fer et enfonçait les pointes dans la corne. Cette image reste gravée dans ma mémoire, c'est une image puissante mêlée d'admiration et d'effroi. Nous retenions notre souffle, le cheval allait-il souffrir, ruer et donner un coup de pied ?

Non, du tout, à chaque fois, l'opération s'effectuait dans le plus grand calme et il repartait avec ses « chaussures » neuves pour aller travailler dans les champs et tirer la charrette pleine de foin.

Nous avions, nous aussi, des fers à nos souliers. Devant pour pouvoir jouer au ballon et à l'arrière pour l'usure du talon, de telle sorte que la même paire pouvait servir plusieurs fois dans les familles nombreuses.

Le plus petit avait rarement des chaussures ou des vêtements n'ayant pas appartenus à un aîné.



Gilbert, Martine, Didier, une autre cousine Denise, et moi sur la planche.

LES VACANCES

Ces vacances en famille furent de très belles vacances.

Nous avions une grande planche avec des roulements à billes sur laquelle je m'installais afin de me faire traîner par mes cousins, eux se lançaient seuls dans les pentes, les garçons c'est plus fort et plus courageux que les filles. Quant à moi, j'étais une sorte de petite «princesse», blonde et bouclée avec de jolies robes et je crois bien que la consigne était de faire attention à la petite cousine.

Gilbert me prenait sur le porte-bagages de son vélo et nous partions à la pêche à Menars sur les bords de Loire avec défense de se baigner à cause des trous. Nous nous avançons prudemment sur la berge, puis un peu plus loin, de plus en plus loin, les hautes herbes nous chatouillaient les guiboles, l'eau était fraîche, c'était délicieux. Un jour, j'ai trébuché et je me suis retrouvée trempée jusqu'à la culotte, mon maillot de bain en laine, tricoté mains, pendait entre mes jambes et je dégoulinais comme une vieille serpillère.

Ça sentait la punition. Et bien sûr, nous avons été punis après cette escapade.

Toute une journée privée de cousins, seule dans la cour ensoleillée, je m'ennuyais ferme. Pour adoucir ma peine, Tata me fit cadeau de tubes et de boites vides ayant contenu des médicaments pour jouer à la pharmacienne. Véritable trésor : Aspirine du Rhône, Bourdaine, Aspro, etc... je passais des heures à les remplir avec du sable ou de minuscules graviers et je faisais des distributions à un public imaginaire. Tout à tour médecin, pharmacien ou malade, j'endossais tous les rôles et le temps passait. La punition serait levée demain.

Il pleut. Nous revoilà tous ensemble pour une chasse à l'escargot, non pas les Bourgogne, les petits gris. Tonton a édifié une sorte de cheminée en béton dans le jardin et l'a recouverte d'une ardoise. C'est là-dedans que nous mettrons nos bestioles à jeûner. Equipés de bottes et d'un panier à salade en fer rouillé, nous partons à la chasse dans le jardin, aussi fiers que Tartarin de Tarascon. C'est que nous allons pouvoir les manger!

JOUR DES ESCARGOTS - JOUR DE FÊTE

Tonton sort la grande planche et le hachoir avec ses deux poignées en bois verni et là, méthodiquement, il pulvérise l'ail et le persil dans un constant mouvement oscillatoire. La planche est devenue toute verte, le jus a coloré le bois; l'odeur du hachis me chatouille les narines. C'est prêt.

Tata le malaxe avec le beurre ramolli pour farcir les bestioles après les avoir sorties de la coquille et les remettre avant de les passer au four.

Toute la famille se réunit dans le «caboin» autour de la grande table (une planche en bois sur deux tréteaux) recouverte d'une toile cirée puis d'une nappe fleurie pour savourer le produit de notre chasse à nous, les enfants. Puis le rosbif avec les haricots verts du jardin et les fraises au sucre. Pour les grands, les cerises à l'eau de vie; nous, on peut aller jouer.

Gilbert m'entraîne sous les cerisiers faire de la balançoire et il en profite pour essayer de m'embrasser sur la bouche comme dans les films. Je ne suis pas vraiment d'accord, il m'embête, j'ai pas envie. Ah! si seulement c'était Dédé...

LES MOISSONS

J'attends les moissons avec impatience. Une fois les champs fauchés, cet océan blond parsemé de coquelicots et de bleuets, avec Dédé, on ira s'installer tout en haut de la charrette tirée par le cheval, assis sur les balles de paille qui me piqueront les cuisses, mes «cuisses de mouche» qui dépassent de mon short devenu trop court à la suite d'une intempestive poussée de croissance. J'espère secrètement qu'il m'embrassera.

Après les moissons, nous partons glaner dans les champs, les tiges courtes du blé me grattent les chevilles, je transpire sous mon chapeau de paille, courbée, mon panier au bras, je ramasse les épis qui restent au sol. J'en conserve quelques uns pour ma consommation personnelle, je les décortique soigneusement afin de libérer les grains que je mâche longuement pour en faire une sorte de chewing gum très bon marché. Voilà pourquoi j'aime aller glaner.

LE CHAMP DE PATATES

Ce n'est pas comme le champ de patates, celui-là, je le déteste à cause des doryphores, ces petites bêtes jaunes rayées de noir qui mangent les feuilles.

Me voilà avec une vieille boîte de conserve à arpenter les sillons, vérifier chaque plan pour les débarrasser de leurs hôtes indésirables. Une pièce de cinq centimes par doryphore, c'est la récompense, une large pièce en fer blanc qui n'existe plus maintenant. Je déteste ces petites bêtes, les rangées de patates n'en finissent plus de s'allonger vers chez «la Polonaise» Madame Doudek. Je n'ai pas la permission d'aller si loin. Cette maisonnette m'attire pourtant comme un aimant, il y a une fille qui habite là bas, Sonia , elle est belle et deux épaisses nattes lui encadrent le visage. J'aimerais pouvoir lui parler. « IN TER DIT, tu m'entends», disait Tata. Rien à voir avec ces gens là ! et cela aiguïsait ma curiosité. Celle-ci ne sera jamais satisfaite et alimentera mes rêves les plus fous.

LES GENS DU VOYAGE

Les roulettes des romanichels, tirées par un maigre cheval, qui passaient de temps à autre sur la route devant les trois maisons alimentaient également mes rêves. On les voyait arriver de loin sur cette nationale rectiligne, sans un arbre, que des champs à perte de vue. Vite, disait Tata, rentre à la maison, les romanichels enlèvent les enfants et les font travailler au cirque. Et moi, je rêvais en silence de partir avec eux sur les routes et parcourir le monde, apprendre à jongler, faire des acrobaties, chanter, danser. Mes lectures de Sans Famille enflammaient mon imagination, j'étais Rémi, Bouboule devenait Capi. Et Vitalis ? qui était Vitalis ?

Tiens, tout à coup, cela ressemble aux «maîtres du mystère», émission de radio préférée de Tata. Silence, lovée dans le grand fauteuil au creux de Tata sous la grande couverture rayée, je retiens mon souffle, la musique commence, les pas résonnent, j'écoute de toutes mes oreilles, c'est un peu compliqué et je m'endors en rêvant de Vitalis.

LE REVE

Vitalis était mon père.

Mais qui était mon père ?

Maman m'avait pourtant dit que j'allais bientôt en avoir un... J'étais impatiente de le connaître. Chaque soir, avant de m'endormir, je pensais à lui et je lui demandais de venir. Mes nuits me donnaient un papa. Il arrivait dans une roulotte jaune et violette ornée de fleurs peintes. Il était grand, blond, et il jouait de l'accordéon en chantant des mélodies douces et mélancoliques. Il me prenait dans ses bras, je le respirais, il sentait le vétiver (le « sent bon » de Tonton le dimanche). Il m'embrassait. Puis, il m'installait dans sa roulotte et nous partions ensemble vers d'autres villages.

A chaque étape nous donnions un spectacle, il chantait et je dansais. Ma jupe tournoyait au son de la musique, mes nattes s'envolaient et les applaudissements me grisaient.

Dans la journée, j'allais poursuivre mes rêves au grenier.

LA GRANGE ET LE GRENIER

J'oubliais de parler de la grange. La grange où il y avait l'établi de Tonton avec tous ses outils, le rabot, les copeaux de bois, les clapiers des lapins. Une fois, on avait même eu des cochons d'Inde et j'avais créé la surprise en montrant à Maman comment distinguer les mâles des femelles. Quoi de plus naturel ? il suffisait de leur appuyer sur le ventre pour voir le zizi. Silence radio. Ma mère, la bouche en forme de O, ne sait pas quoi dire. On en apprend des choses à la campagne !!

La grange abritait une immense échelle qui montait au grenier. Une fois là-haut, j'ouvrais la fenêtre et les champs s'étalaient à perte de vue jusqu'à l'horizon, ponctués çà et là de jolis clochers pointus aux toits d'ardoises noirs.

Tour à tour, au fil des saisons, les blés se balançaient au gré du vent, les larges bandes de colza coloriaient le paysage en jaune, la luzerne en vert avec de petites fleurs mauves, et le rouge des coquelicots achevait de me conquérir.

Je passais des heures à admirer cette campagne, ma campagne de citadine favorisée.

Parfois, assise dans l'encadrement de la fenêtre, je lisais les malheurs de Sophie ou bien je rêvais de mon papa. Tata me cherchait partout. Du haut de mon observatoire, je m'amusais de la voir toute petite dans la cour avec ses jupons qui volaient au vent, un torchon à la main et qui criait : «Cady, Cady ! Où est-elle encore passée ?»

LE PENSIONNAT

Après les grandes vacances, je suis retournée chez les bonnes soeurs.

Fini l'insouciance. Plus personne pour me choyer, me dorloter, m'embrasser.

Je devenais un individu parmi tant d'autres qui devait tout faire comme les grands et respecter les règles de vie des Oblates de l'Assomption de Châtenay Malabry.

Il fallait se mettre en rang le matin pour aller à la chapelle. Un jour, au retour de la campagne, je quittais les rangs brutalement et j'allais m'accroupir dans le champ voisin pour faire pipi. La soeur en aurait avalé son chapelet quand je lui dis fièrement : «avec Bouboule, le matin, on pisse dehors tous les deux»

Pour moi, c'était naturel et vivifiant de mettre son derrière à l'air dans la brise matinale. Je dus perdre cette habitude.

Les sanctions étaient rudes. Je pouvais être privée de sortie du week-end.

Chaque samedi, j'attendais avec impatience la soeur qui venait chercher les élèves dont les parents étaient là pour les emmener chez eux. Maman ne venait pas chaque dimanche, elle travaillait en extra dans un restaurant Au Grand Arbre de Robinson pour payer la pension.

Un jour, c'est ma grand-mère que j'ai vu arriver. Un véritable évènement ! Nous sommes allées nous promener toutes les deux dans la campagne environnante, elle avait porté à goûter du pain et du chocolat. Nous nous sommes assises sous un noyer, les noix ont complété notre repas. Mémère était triste, derrière les verres de ses lunettes, je voyais ses yeux embués de larmes, elle me serrait très fort contre elle et répétait : «ma pauvre petite, ma pauvre petite ». Nous n'avons pas beaucoup parlé, elle m'intimidait.

Elle n'est plus jamais revenue me voir au pensionnat.

Même pour la fête de fin d'année, il n'y avait que Maman et le nouveau Papa qu'elle m'avait acheté. Ils étaient magnifiques, Maman dans son manteau de fourrure synthétique,

Papa les cheveux bien aplatis par la brillantine, le noeud de cravate impeccable, l'assistance se retournait sur leur passage et murmurait : «ce sont des artistes, oui, ce sont les parents de la petite qui joue du piano et qui joue dans la pièce de théâtre».

Moi, Poucet, détective privé... etc.... Les soeurs avait écrit une pièce qui rassemblait les contes de Perrault, j'avais quatre ans, j'étais sur scène et cela m'amusait follement. Puis, j'ai joué «la bourrée auvergnate» au piano, les soeurs, entre elles, m'avait donné un surnom : «le petit Mozart» et il n'était pas rare de voir passer une ou deux têtes par l'entrebâillement de la porte pendant les leçons.

En dehors du théâtre et du piano, je lisais couramment et j'étais fermée au calcul. La soeur avait parlé «d'opération», j'étais paniquée, pour moi, une opération consistait à ouvrir le corps d'une personne, je repensais au lapin, au sang dans la bassine. Je ne pouvais vraiment pas faire «d'opération», le calcul ne m'intéresserait jamais.

En revanche l'éducation religieuse me passionnait, j'ai eu ma première image pour

avoir pleuré lorsque Jésus était sur la croix. Je ne comprenais pas qu'on puisse faire du mal à ce petit Jésus si bon, si doux que nous avait dépeint la soeur Rosalie.

Je faisais mes prières avec ferveur, j'aimais l'odeur de l'encens, le prêtre balançait l'ostensoir, un nuage de fumée se répandait dans les rangs au-dessus de nos têtes coiffées d'un béret bleu marine. J'aimais les chants, j'aimais le latin auquel je ne comprenais rien, seul, le « je vous salue Marie » était récité en français. J'enviais les grandes qui allaient communier et j'attendais ce jour avec impatience.

Dans le dortoir des petites, il n'y avait que quatre lits. Je n'étais pas encore assez grande pour refaire le mien chaque matin, aussi je fus chargée de nettoyer les plinthes avec le « chiffon de poussière ».

Pour la toilette, de grands lavabos en fer s'alignaient tout le long du mur, il n'y avait pas d'eau chaude, je pensais souvent à Tonton et à « la deuxième figure » que j'oubliais soigneusement de laver tant l'eau était froide.

Les plus grandes se lavaient derrière un paravent.

Un hiver, je fus prise d'une forte fièvre et d'une toux persistante. Je me levai jusqu'au lavabo pour cracher, la soeur furieuse vint me taper dans le dos, je crachai du sang. Je fus mise à l'isolement.

C'est là où j'ai fait connaissance de la soeur Appoline. Un ange du ciel ! Elle me prenait dans ses bras et me promenait dans les couloirs afin d'apaiser ma toux et mes pleurs. Elle me fit cadeau d'une poupée en chiffon avec des cheveux tressés, en laine jaune, vêtue d'une robe vichy à carreaux bleus et blancs; C'était «ma Catiche». Peu de temps après, soeur Appoline fut renvoyée.

L'EQUATION

Je toussais beaucoup, j'étais trop maigre.
Le médecin suggéra un changement d'air.
Le Saint-Homme!!!
Je fus expédiée illico-presto à Mulsans chez
l'Oncle et la Tante.
Une nouvelle équation venait de naître :

Mulsans = le bonheur

L'insouciance rimait avec Mulsans.
C'était une autre vie qui gommait les mois de
pension chez les bonnes soeurs.
Tata m'embrassait souvent, elle avait quelques
poils durs au menton qui marquaient mes joues
de son affection. Je sentais qu'elle m'aimait,
c'était le meilleur des médicaments.
J'avais un formidable compagnon de jeux :
Bouboule, notre bâtard, le chien roux avec qui
je partageais un traitement de faveur. Chaque
soir, Tata tartinait soigneusement de larges
tranches de pain rassis avec des rillettes bien
grasses.

Elle les coupait en petits carrés et remplissait l'écuelle. Bouboule d'un côté, moi, à quatre pattes de l'autre, nous entamions un véritable festin. Il ne m'a jamais mordu.

Il restait deux trimestres scolaires et les parents décidèrent que je resterais à Mulsans. L'inscription à la petite école du bourg était d'une grande importance. Mademoiselle L., la maîtresse allait-elle m'accepter dans cette classe tous niveaux confondus au beau milieu de l'année ? Pour l'occasion, Tata avait mis ses habits du dimanche, troqué sa «fanchon» contre un rigolo petit chapeau noir avec une épingle surmonté d'une perle. Moi, je trouvais que cela lui faisait une tête de curé... Sûr, j'allais être acceptée à la communale du village escortée de ma tante et de son air emprunt de gravité.

Mademoiselle était jeune et jolie, elle nous fit le meilleur accueil, testa mes connaissances pour savoir dans quel groupe de niveau m'affecter. Ce fut chez les moyens pour le lundi suivant.

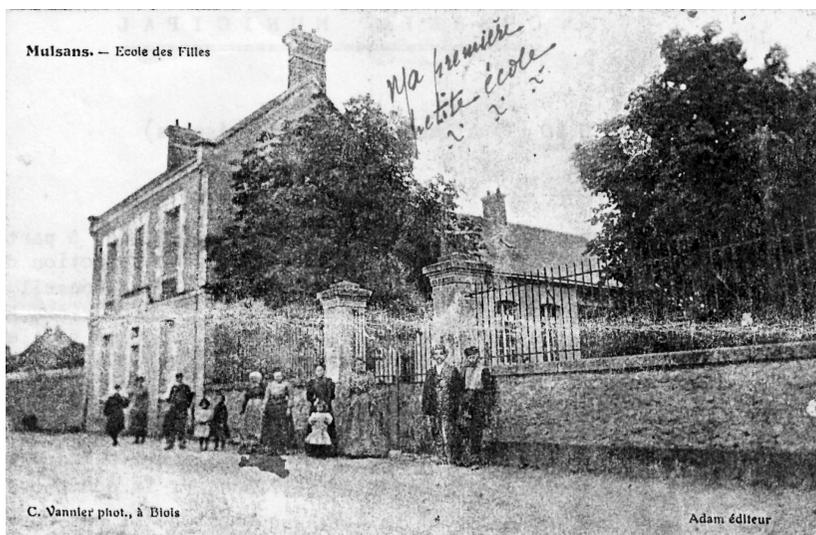
De retour à la maison, Tata entreprit de me confectionner un cartable dans une ancienne

boîte en fer qui avait contenu des biscuits dans un autre temps. Elle la recouvrit d'un exécrationnel tissu à fleurs, genre velours, qui avait, disait-elle, le mérite d'être solide. Equipée de deux bretelles noires, j'enfilai mon cartable sur mon dos, fière comme Artaban. Personne n'aurait le même, c'était un modèle unique !!

Tata s'était entendue avec une famille d'Épiez, le village voisin. Monique, l'aînée de la tribu, avait charge de s'arrêter aux «Trois Maisons» pour me conduire jusqu'à l'école sur le porte - bagages de sa bicyclette. En ce temps là, aucun car de ramassage scolaire et encore moins de voitures. Les trajets s'effectuaient à pieds ou à vélo.

Nous traversions tout le bourg avant d'atteindre la petite école, Monique, très fière de me transporter, faisait tinter la sonnette de sa monture, c'était la chevauchée fantastique de la «parigote». Les premiers jours, il y avait du monde sur le pas des portes et derrière les carreaux et puis, ils se sont habitués. A califourchon, j'écartais les jambes exagérément tant j'avais peur de toucher les

rayons, ma boîte à biscuits-cartable sur le dos faisait sentir qu'elle était là, le vent faisait glisser les rubans qui maintenaient ma chevelure indisciplinée, mes chaussettes étaient en tire-bouchon, une véritable expédition. Et me voilà arrivée en entier.



Ecole de filles de Mulsans

LA PETITE ECOLE

Dans la grande salle s'alignaient les petits bureaux d'écoliers avec le trou pour l'encrier. Les plus grands, chacun leur tour, avaient charge de les remplir lorsqu'ils étaient vides. Nous avions des buvards roses pour éponger toutes nos taches, et j'en faisais beaucoup, d'énormes pâtés lâchés par ma plume Sergent Major. Ils prenaient des formes bizarres, tantôt chauves-souris, tantôt papillons qui s'étalaient sur mes cahiers en guise de décoration que, pour ma part, je trouvais drôlement jolies !

Je travaillais salement, l'écriture et le soin n'étaient pas mon fort. J'ai passé deux trimestres à rêvasser, à écouter les abeilles et à guetter les hannetons par les fenêtres ouvertes qui donnaient sur la cour où de majestueux marronniers dressaient leurs fleurs en forme de chandeliers. J'écoutais les pas du cheval qui rentrait du labour et quelquefois les cours du grand niveau qui me laissaient songeuse, je n'y comprenais rien.

Je dessinais de magnifiques frises en couleur sur tous mes cahiers, y compris ceux de calcul. J'aimais les couleurs mais pas le calcul. Je vouais une admiration sans borne à Mademoiselle qui ne se fâchait jamais. Le premier jour, j'étais debout à faire le signe de croix comme chez les bonnes soeurs, toute la classe écroulée de rire. Mademoiselle m'a déposé un baiser sur la joue et m'a dit : « ici, ce n'est pas la peine, tu peux t'asseoir ». J'ai passé les deux trimestres les moins studieux de ma vie sous le regard bienveillant de Mademoiselle. Mais j'ai appris tellement de choses plus belles que le calcul.

J'ai appris que certains adultes, même s'ils détiennent l'autorité, peuvent être gentils avec les enfants,
qu'il existe aussi des récompenses,
qu'il n'est pas nécessaire d'être premier partout,
qu'on fauche les blés quand ils sont mûrs,
que les poules pondent des oeufs,
qu'on peut distinguer les mâles des femelles,
que le chien est content de jouer avec moi,
qu'il existe des saisons et les fruits et légumes qui vont avec,
que les vaches donnent le lait,
que le vent sèche bien le linge,
qu'il faut économiser l'eau du puits,
que les poussins sortent des oeufs et qu'on peut les voir briser leur coquille si on les place dans un carton près de la cuisinière à charbon.

JULIA

J'ai appris aussi à lire dans l'almanach Vermot bien mieux que dans mon livre de lecture. La maison de Julia et Raoul était en face, il suffisait de traverser la Nationale. Julia était très très vieille, la peau de son visage ressemblait à une pomme fripée, son teint était cireux, sa bouche édentée, elle portait toujours un ruban de velours noir autour du cou, sans doute pour en souligner la finesse, elle était toute menue et disparaissait sous ses multiples jupons, jupes et tabliers de couleur sombre. Seules ses deux longues mains sortaient des emmanchures, deux mains ridées aux longs doigts noueux, déformés par les rhumatismes, on ne parlait pas encore de polyarthrite rhumatoïde. Elle souffrait courageusement et trouvait la force de me sourire, d'abord avec ses yeux noyés dans une brume bleutée, don de la cataracte, puis avec sa bouche où il ne restait plus qu'une seule dent. Elle me caressait la tête de ses longues mains douloureuses, c'était quelque chose de doux et de merveilleux.

J'étais très impressionnée par l'horloge à balancier qui battait la mesure du temps et sur laquelle j'avais beaucoup de difficulté pour lire l'heure, les chiffres romains ne m'aidaient pas. Il flottait dans la pièce une odeur bizarre, les yeux fermés je savais que c'était chez Julia. Je m'installais à ses pieds sur un petit banc de bois, devant la fenêtre, tandis que je lui déchiffrais les blagues de l'Almanach Vermot, et alors on riait, on riait, on ne pouvait plus s'arrêter. Nous avons un accord, après l'almanach, j'avais mission de démêler sa longue chevelure. J'enlevais avec précaution les épingles qui maintenaient le petit chignon bas sur la nuque et de jolies vagues grises dégoulaient sur ses épaules menues. Je passais un peigne timide dans cette chevelure, déployée jusqu'en bas du dos, de peur de lui arracher de petits gémissements. Julia avait sûrement été la plus belle de Mulsans au temps de sa jeunesse.

J'ai retrouvé une photo où nous sommes ensemble avec Tonton Paul et Raoul près de l'arbuste qui faisait des fleurs comme de grosses boules de neige dont la floraison ne durait pas longtemps.



J'en ai planté un dans notre jardin en souvenir de ces êtres chers à mon coeur. Avant la vente de la maison, j'ai essayé aussi de replanter les cerisiers du jardin mais hélas sans succès. Les pâquerettes, quant à elles, poussent très bien. Mais me direz-vous, il y en a partout. Cela ne fait rien, ce sont les premières fleurs sur lesquelles j'ai passé de longs moments d'observation et d'admiration, et aussi d'interrogation : «il m'aime, un peu, beaucoup...» à défaut de marguerite, une pâquerette faisait l'affaire. J'en faisais des bouquets pour décorer la table, pour mettre à la croix sur la route, je partais en trottinette, le bouquet serré dans une main, j'en perdais en chemin, j'escaladais le petit édifice pour aller coincer mes fleurs au plus près du centre de la croix, là où se trouvait probablement le coeur du petit Jésus, que, comme il se doit, j'aimais de toutes mes forces.

L'ÉGLISE NOTRE DAME DE MULSANS

Je préférais mes visites à la croix plutôt qu'à la messe. La très belle église romane du XI^{ème} siècle, avec sa coursive et ses poutres, n'égalait pas les champs parsemés de bleuets et de coquelicots qui ondulaient sous la caresse du vent. A l'intérieur de l'église, il faisait froid, c'était long. Les commères se dévisageaient du coin de l'oeil et chantaient faux. Mon seul plaisir : apercevoir Dédé Leroux, si le travail ne le retenait pas à la ferme. Je crois qu'il y avait beaucoup de travail.



BLOIS

Une fois par mois, Tata mettait ses habits du dimanche et le petit chapeau (celui qui lui faisait une tête de curé), elle me coiffait avec un énorme noeud, le ruban ayant été repassé sur le tuyau du poêle, on aurait dit un chou posé sur le sommet de mon crâne. Nous prenions le car pour aller à Blois. Tout en haut d'un gigantesque escalier se dressait la statue de Denis Papin qui surplombait la ville avec sa machine à vapeur. Il a été mon premier inventeur et je répondais fièrement à la question : «qui a inventé la machine à vapeur»
DENIS PAPIN !!

Blois (L.-et-C.) — Escalier et Statue Deris Papin



Le car nous arrêta devant le château de Blois, dans la grande salle du rez-de-chaussée on pouvait admirer d'immenses tableaux, je crois me souvenir de l'assassinat du Duc de Guise que je trouvais effrayant.

A l'intérieur des Grands Magasins, j'étais fascinée, les lumières, les odeurs de «sent bon», les escaliers roulants, j'aurais pu passer la journée à monter et descendre au milieu de toutes ces choses brillantes, colorées et parfumées.

Au retour, Tata achetait souvent un paquet de caramels.

Cette photo ne quitte pas mon portefeuille. Le photographe nous a surpris en plein délit de gourmandise, les joues gonflées comme celles d'un hamster, Tata et son chapeau, moi avec mon chou sur le crâne, la croix d'honneur épinglée sur mon manteau.



TATA

Elle avait perdu tous ses enfants en bas âge et avait fait de nombreuses fausses couches, mon cousin Paul, le survivant, était parti, lui aussi, l'année de ses vingt ans après de brillantes études, foudroyé par une méningite.



Tonton, Tata et Paupaul

J'adorais ma tante. Elle me prodiguait toute l'affection qu'elle ne pouvait plus donner, elle veillait sur mon savoir et ma tenue. Femme moderne pour son époque, elle lisait chaque jour le journal en entier. Sur la table de la cuisine, les grandes feuilles s'étalaient et imprimaient la toile cirée de fragments de caractères. Tata, les lunettes sur le bout du nez, avec son air grave, remuait imperceptiblement les lèvres au fil de sa lecture et commentait à haute voix pour un public absent les nouvelles qui déclenchaient ses passions.

En général, je ne comprenais pas vraiment de quoi elle parlait. Mais je me souviens de l'épidémie de myxomatose de 1953 qui avait touché la Sologne voisine et de la peur qu'elle avait déclenché à la maison.

On ne parlait plus que des milliers de lapins morts. Dieu merci, les nôtres étaient à l'abri dans leurs clapiers au fond de la grange et n'avaient pas été contaminés.



LE GARDE-CHAMPETRE

Nous avons une autre source d'informations, locales, cette fois. Le garde champêtre qui arrivait dans un roulement de tambour : « avis à la population », nouveau roulement de tambour, il annonçait tour à tour, les naissances, les décès, les mariages ou les arrêtés municipaux. Lorsqu'il arrivait tout essoufflé aux trois maisons, Tonton l'invitait à entrer boire un canon et, ensemble, ils refaisaient le monde.

TONTON

Tonton Paul, le mégot de papier mais éteint au coin de la bouche, une chandelle au nez, le béret de travers, l'opinel et le mouchoir à carreaux à portée de main, c'est l'image que je garde de lui. Un brave homme le frère de mon grand-père, d'apparence un peu sévère, mais tellement bon.

Il avait certains principes et disait un truc qui me faisait bien rire concernant l'hygiène : «les fesses, c'est comme une deuxième figure» autrement dit, il ne fallait pas oublier de se laver le derrière.

NOEL

Lors de mon année scolaire à la campagne, j'ai passé à Mulsans un Noël fabuleux. Aucune décoration dans la maison, pas de sapin, pas de guirlandes. Un bon feu dans la cheminée, le vent qui hurlait au dehors, une panade et une orange pour dessert. Sur la table un paquet enveloppé dans du papier kraft. Tiens, me dit Tonton, bourru et amusé : «c'est pour toi» «c'est le père Noël» dit la tante. Oh! stupéfaction, mes petites mains déchiraient rapidement l'épais papier, et, se dévoilait devant mes yeux ébahis, la réplique en modèle réduit de notre buffet de cuisine. Même peinture chocolat marron clair, même lino de plan de travail, les clous pour les casseroles suspendues dans la partie haute, les portes à glissière et toute la batterie de cuisine. Un petit butagaz deux feux complétait ce merveilleux cadeau.

Tonton avait passé des jours à fabriquer ce jouet dans l'atelier de la grange. Je compris alors pourquoi je ne pouvais plus aller jouer par là depuis quelque temps.

Ah! le brave homme, il avait les yeux humides devant ma joie enfantine, Tata riait et pleurait à la fois, je les embrassais tour à tour. J'étais comblée. J'aurais voulu dormir avec mon buffet. J'avais un trésor de plus.

J'entrepris alors d'en faire l'inventaire:

Une trottinette,

des boîtes, des tubes de médicaments vides,
mes images du chocolat Poulain avec les
chansons de France écrites au dos : Cadet
Roussel, Il pleut bergère, Auprès de ma
blonde,

tous les livres de la bibliothèque:

Sans Famille, Les Malheurs de Sophie, Les
Mémoires d'un âne, Le Général Dourakine,
l'atlas du cousin Paul, les Jules Verne etc...

mon ours que je trimbalais partout,

ma Catiche, cadeau de soeur Appoline,

et maintenant mon buffet comme Tata.



MAMAN, TATA, BOUBOULE, NOUNOURS ET MOI.

LA CUISINE

J'allais pouvoir cuisiner, couper des radis en rondelles, cuire des carottes et jouer avec les épluchures. Et les épluchures ne manquaient pas avec tous les beaux légumes du potager que Tonton entretenait avec le plus grand soin. Pour le repas de midi, ils étaient déterrés ou cueillis le jour même, je me souviens des salades croquantes et des petits pois parfumés.

Quand la production était importante, j'entendais Tata : «tout arrive en même temps, il y en a trop». Alors c'était l'époque des conserves en bocaux qu'il fallait stériliser dans la lessiveuse. Que de haricots verts j'ai effilés...

Poulets ou lapins étaient tués pour être cuisinés, les oeufs enveloppés dans du papier journal, le fromage sous-cloche à l'abri des mouches, le beurre au garde-manger en compagnie du saindoux et parfois du fromage blanc.

Le réfrigérateur n'avait pas encore fait son apparition. J'ai vu le premier vers mes neuf ou dix ans dans une grande ferme de Mulsans, ainsi que le téléviseur. Nous étions entrées dans la cuisine de la ferme à pas feutrés avec ma cousine Martine et sa copine Liliane afin d'admirer cette grosse armoire qui faisait du froid et... du bruit. Nous n'avions pas la permission d'entrer dans la maison, le réfrigérateur n'en devenait que plus grandiose et ma déception fut grande de voir une armoire marron avec des poignées en fer, cela n'avait vraiment rien d'extraordinaire et je ne comprenais vraiment pas pourquoi toutes les commères du village en parlaient autant.

Je trouvais notre garde-manger grillagé beaucoup plus sympathique et je m'empressais d'en faire part à ma tante qui me répondit d'un air désabusé : «c'est le progrès...» Au fond, je n'ai jamais su vraiment, aurait-elle voulu posséder une telle armoire ?

LA GUERRE D'ALGERIE

Ce devait être en 1957, cette année là, mon cousin Bernard était parti pour le service militaire et nous étions en pleine guerre d'Algérie. Quand une lettre arrivait, la famille réunie autour de la table retenait son souffle à la lecture des événements. Je me souviens particulièrement, un jour de juin 1957 l'annonce par la TSF de la bataille de Tlemcen. Le commentateur parlait de nombreuses victimes et de l'horreur la situation. L'attente du courrier était insupportable. Tante Paule avait les yeux rougis malgré le sourire qu'elle mettait sur son visage, tel un étendard, pour braver cette guerre qui n'en finissait plus et où son fils aîné risquait sa vie tous les jours. Je priais, je mettais des fleurs à la croix au bout de la route, « petit Jésus protégez mon grand cousin ». Je n'en parlais jamais.

Bernard est revenu d'Algérie. No comment. C'est pas pour les gosses.

Nous étions tenus à l'écart de l'horreur et de la mort.

LA PARCELLE

La même année Julia et Raoul Ombre-d'âne sont partis dormir dans le petit cimetière de Mulsans. Leur fils Gérard, qui était bossu, avait beaucoup d'affection pour moi. Je ne manquais pas d'aller lui faire une bise à chaque visite. C'était un vieux garçon, comme il en existe en campagne, resté seul, faute d'avoir trouvé une compagne dans le village. Gérard tenait à ce que je possède un coin de cette terre Beauceronne et souhaitait céder une parcelle de terrain pour moi à mes parents. Il disait que j'étais de Mulsans, vu que j'avais fréquenté son école. Bien sûr que j'étais de Mulsans, j'aimais ce village aux toits d'ardoises, ces champs à perte de vue et ce petit cimetière où reposent les personnes qui me sont chères.

Comment dit-on : «le berceau familial» ? C'est cela, un berceau dans lequel j'ai grandi, pleuré, ri, appris, aimé, un berceau que j'ai quitté à regrets vers mes onze ans pour y revenir des années plus tard avec mon mari et ma Delphine qui devait avoir quatre ans.

MES PARENTS

Depuis mon retour à Mulsans, ma Catiche ne me quittait pas.

Elle me faisait penser à Sonia, la fille Doudek, la maison au bout du champ de patates.

Je m'inventais des histoires, Sonia était ma soeur, maman n'était pas ma vraie mère pour m'abandonner de la sorte chez les bonnes soeurs. Tata devait savoir des choses...

Souvent, avec Tante Paule, elles parlaient à voix basse, et m'envoyaient jouer plus loin. Je surprénais des bribes de leur conversation, qui parlait de vacances, de moto, de Collioure, de camping et un peu plus tard : «c'est une honte»

Je comprenais à mi-mots que cette conversation n'était pas en faveur de Maman.

Mais moi, je n'étais pas malheureuse à Mulsans, tout le contraire, c'était le Paradis. Un paradis de verdure, de lapins et de poules qui remplaçaient avantageusement les anges. Mes cousins et ma cousine étaient les saints. Tonton Paul était Dieu. Tante Paule avec ses yeux bleus était la Sainte Vierge, Tonton Jean devenait Joseph, surtout depuis la naissance

de Jean-Paul qui aurait bien pu être le petit Jésus.

J'étais vraiment très très heureuse au milieu de cette famille, on y riait souvent, surtout tante Paule parmi tous ses enfants , elle riait de leurs bêtises, de leurs blagues. Comme il y avait de l'amour !!

Vers la fin de l'été, mes parents sont arrivés en moto. Ils étaient bien équipés avec leurs bottes en cuir, leurs casques et leurs peaux de mouton retournées. Je les trouvais beaux, je les admirais. Ils ne tarissaient plus de tous leurs souvenirs de voyage, de camping, de pays étrangers, de baignades dans des eaux cristallines. Ils s'inquiétaient auprès de l'oncle et la tante pour savoir si j'avais été bien sage.



Maman et Papa



Tonton, Tata, Martine, Maman, Bouboule et la chatte.



Il ne manque que Maman qui prend la photo.

LE VIAGER

Un soir, alors que tous me croyaient endormie dans le grand lit en fer forgé, je surpris la conversation des adultes. Il s'agissait de la vente de la maison en viager auprès de Tonton Jean et Tante Paule. Cela n'avait pas l'air de faire plaisir aux parents.

Quelques jours plus tard, je quittais Tata et Tonton en pleurant, j'allais retourner avec Maman et Papa.

MAMAN

Maman était, comme on disait à cette époque, une «fille-mère». J'étais une enfant de l'amour. Après la guerre, elle avait rencontré un beau Polonais au doux prénom de Wladimir et j'étais née en dehors de toute convention. Ma grand-mère très en colère contre sa fille l'a chassée de la maison. Pauvre Maman ! pas de jeunesse pendant la guerre, un bébé sur les bras, fâchée avec sa famille. Sa vie était difficile. Son travail à l'Isolantite, la chambre d'hôtel «chez Marius» à Fontenay avec Thérèse, la petite bonne qui écoutait Piaf à longueur de journée, le meublé de la rue Boris Vildé avec Yolande, la voisine qui se droguait et qui m'envoyait lui acheter des cigarettes. Puis elle a rencontré mon «nouveau Père» qui n'arrivait plus à me mettre dans le bus pour rejoindre la pension. «On va la reprendre» disait-il à Maman.

FONTENAY AUX ROSES

Vers neuf ans, j'ai quitté la pension et les bonnes soeurs et je suis entrée à l'école communale.

J'avais la clé pendue par un cordon autour du cou. Jusqu'au jour où Madame Gravier, l'institutrice, s'en inquiéta. Maman fut convoquée à l'école et on décida que la clé serait cachée dans le parapluie sur le palier et non plus accrochée à mon cou, c'était plus prudent. Maman quittait la maison tôt le matin, je partais seule en classe, à pieds. En bas de la rue Boris Vildé, Eve m'attendait chaque jour. C'était ma meilleure amie. De famille bourgeoise, elle allait en vacances chaque année à l'Ile de Ré et me faisait rêver de plage, de bateaux et de marais aux aigrettes blanches. Sa grande soeur, Line, nous emmenait parfois au parc de Sceaux le jeudi. J'aimais aller jouer dans leur grande maison, il y avait des étages, une lingerie, une bonne. Elle avait aussi deux frères, Bruno et José. Bruno était beaucoup plus âgé que nous et je guettais ses arrivées.

L'ECOLE COMMUNALE

Ma scolarité devint brillante grâce à Madame Gravier. Subitement, je comprenais tout, des lumières s'étaient allumées, j'avais envie d'apprendre, je voulais être tête de classe comme Marie-Josèphe Poitout.

J'avais une autre amie, Cherifa, une algérienne. Sa Maman nous confectionnait des galettes que la mienne ne voulait pas que je mange...

Après est arrivée Nathalie Koutchevsky, une russe, un vrai garçon manqué avec qui je faisais les quatre cents coups. Le Club des Cinq, c'était nous, et bien sûr, j'étais Claude.

A chaque fin d'année, je remportais tous les prix, sauf les maths et la conduite. Maman était souvent convoquée pour mon incapacité à rester tranquille. Les prix étaient de très beaux livres à l'intérieur desquels était collée une sorte de diplôme sur lequel était inscrit : 1er Prix de Français, d'histoire, de sciences etc...

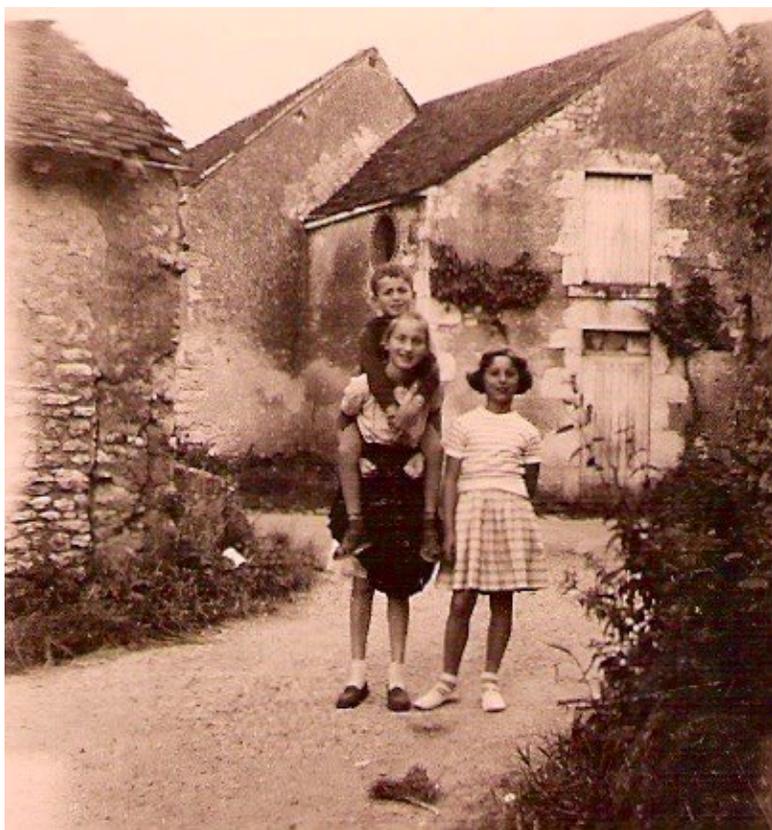
Nos visites à Mulsans s'étaient espacées. et je partis en colonie de vacances avec la ville de Fontenay aux Roses. J'en fus très malheureuse. Mulsans me manquait et j'écrivais des lettres à ma Tata, je lui parlais de mon école, je devenais bonne élève à la communale, j'avais quitté la pension. Papa avait acheté une 203 Peugeot et j'espérais que nous irions les voir avec la nouvelle voiture.

Les trop rares visites nous transportaient de joie Tata, Tonton et moi.

Le chien aboyait, Tata sortait en courant, les bras en l'air, les jupes au vent, la larme à l'oeil, le chien nous sautait autour en jappant, Tonton essuyait sa chandelle d'un revers de manche, quittait son mégot et m'embrassait, la moustache humide. Tata me pressait contre elle, comme c'était bon !

«Que tu as grandi, te voilà presque une demoiselle»

Je devais avoir une dizaine d'années et j'étais heureuse de retrouver mes cousins et ma cousine. Jean-Paul n'était plus un bébé et il jouait avec nous.



Jean-Paul, Martine et moi



Tata, Didier, Zia avec Jean-Paul, Tonton, Gilbert et moi

J'aimais nos retrouvailles.

Tout était toujours là, intact, rien ne changeait et c'était bien. Il y avait un côté rassurant à retrouver le même papier peint, le même édredon sur le grand lit en fer forgé, mes trésors que Tata conservait précieusement pour mes retours.

Je n'ai jamais compris pourquoi nous avons cessé de nous voir, c'était les histoires des grands. Maman s'était fâchée avec sa soeur et avec la Tante. Nos courriers s'espaciaient.

Je ne voyais plus mes cousins et ma cousine. C'était triste et injuste.

Je n'apprendrai jamais pourquoi je ne pouvais pas aller chez Madame Doudek, la Polonaise.

Bien des années plus tard, j'ai fait des recherches pour connaître la famille de mon Père biologique qui était Polonais. J'ai émis l'hypothèse qu'il y avait peut-être un lien.

LE CRIME

Mes parents n'étaient pas d'accord. Papa disait que les études ne servaient à rien pour une fille, que je me marierais de toute façon et que je resterais à la maison. La directrice du collège, Madame Charpentier, à genoux devant Maman, «c'est un crime, Madame, vous entendez, c'est un crime». Rien n'y a fait.

Ma scolarité s'est achevée en troisième avec passage en seconde sur titre dans un lycée Parisien spécialisé dans les langues étrangères : le lycée des Maraîchers.

Je n'y ai jamais mis les pieds.

Je suis entrée dans la cour des grands, je suis partie travailler.

LA RESIDENCE SECONDAIRE

Des années plus tard, Gérard Ombred'âne a cédé la parcelle de terrain de Mulsans à mes parents.

Ils y ont placé leur caravane, puis ils ont construit un garage pour abriter la caravane, puis une cuisine, puis une chambre, une douche, des toilettes, une terrasse et voilà qu'ils devenaient propriétaires d'une résidence secondaire. La parcelle était juste en face de chez Tata et à côté de chez Julia.

Les deux soeurs s'étaient réconciliées. Les parties de boule avaient repris, l'apéro sur la terrasse et les repas du dimanche.

LE RETOUR

De mon côté, je m'étais mariée. J'étais maman à mon tour d'une adorable poupée brune, je restais à la maison pour m'occuper d'elle (les prévisions de papa étaient justes).

Pour sa naissance, un cerisier a été planté sur la parcelle dans le jardin de Mulsans.

C'est ainsi que j'ai repris contact avec ce lieu cher à mon coeur.

Je ne reconnaissais pas vraiment mon vieux village. Des silos avaient poussé ça et là pour emmagasiner le maïs qui remplaçait en grande partie mes champs de blé, des gros engins agricoles flambants neufs, colorés et bruyants passaient sur la route, de petites villas avaient poussé autour des «trois maisons». Des voitures dans chaque jardin. Des antennes TV sur les toits remplaçaient la fumée des cheminées. Le jardin de Tonton ressemblait à un mouchoir de poche. Plus de «caboin» dans la cour. L'épicier, le boulanger et le boucher ne passaient plus. Le car pour se rendre à Blois avait été supprimé.

Gérard était parti rejoindre ses parents dans le petit cimetière. C'était à la fois Mulsans et pas «mon Mulsans».

C'était devenu celui de mes parents.

Ils avaient bien arrangé les 500m² et s'y plaisaient énormément. Le cerisier commençait à donner de belles cerises bien foncées et brillantes, Maman faisait des confitures.

1974

Tante Paule et Tonton Jean habitaient maintenant la maison de Tata Maria qui avait été placée en maison de retraite à Mer.

Des travaux avaient été réalisés : WC, salle de bains, l'eau coulait à l'évier, la cuisinière à bois n'était plus là, chambre dans le grenier, je ne reconnaissais pas mon ancien cocon.



La maison rénoverée

Dans un coin de la grande pièce j'aperçus avec émotion une minuscule bibliothèque. Comme elle était devenue petite ! Je l'ouvris précieusement, les rideaux roses effilochés ne tenaient plus qu'à un fil, Sans Famille était toujours là. « Tu le veux ? » me dit Tante Paule, je le serrais sur mon coeur tandis que deux larmes silencieuses coulaient sur mes joues. Et mon buffet ? Je crois qu'il est là haut dit-elle. Un des enfants de mes cousins arrivait brandissant le buffet qui d'un coup me semblait tout petit lui aussi, le lino à carreaux était toujours là et la couleur chocolat marron clair aussi. Delphine et Caroline, la fille de Gilbert, se sont installées à jouer pour faire la «cuisine pour de faux» avec du sable. L'histoire continuait.

Deux fillettes avec un vieux buffet aux couleurs un peu passées, les glissières des portes un peu plus rigides, jouaient ensemble comme les cousins et cousines dans un autre temps. Ce temps béni de l'enfance où règne l'insouciance, l'instant présent.

EPILOGUE

Je n'y suis plus retournée jusqu'au décès de Papa et ensuite de Maman.

Ils dorment tous les deux dans le petit cimetière en compagnie des autres membres de la famille. Les cousins et cousines sont tous devenus orphelins.

J'ai vendu le Mulsans de mes parents et Bernard, mon grand cousin, a vendu le Mulsans de Tata et Tonton

Seul mon coeur reste attaché à la campagne de mon enfance, aux toits d'ardoise, aux glycines bleutées, aux champs de blé, à ma trottinette qui roulait si vite et à mon buffet chocolat marron clair.

LEXIQUE

p 9 Tourlourou⁽¹⁾ : Chorale du cercle laïque de la ville de Mer.

p 10 Zia⁽²⁾ : Tante en Italien

p 25 Pile⁽³⁾ : Evier

L'INSTANT PRESENT	7
1952.....	9
LES COMMERCES	16
CHEZ GARNIER.....	17
LES LAPINS	21
LA FERME	23
LE REPAS	25
LE COUCHER	26
LA MAISON	27
LE CABOIN.....	32
LA TOILETTE	33
LA LESSIVE.....	35
MA FAMILLE.....	41
LE FORGERON.....	42
LES VACANCES	46
JOUR DES ESCARGOTS - JOUR DE FÊTE.....	48
LES MOISSONS.....	50
LE CHAMP DE PATATES	51
LES GENS DU VOYAGE.....	52
LE REVE.....	53
LA GRANGE ET LE GRENIER.....	54
LE PENSIONNAT	56

L'EQUATION.....	61
LA PETITE ECOLE.....	65
JULIA.....	68
L'EGLISE NOTRE DAME DE MULSANS.....	72
BLOIS.....	73
TATA.....	77
LE GARDE-CHAMPETRE.....	80
TONTON.....	81
NOEL.....	82
LA CUISINE.....	85
LA GUERRE D'ALGERIE.....	87
LA PARCELLE.....	88
MES PARENTS.....	89
LE VIAGER.....	94
MAMAN.....	95
FONTENAY AUX ROSES.....	96
L'ECOLE COMMUNALE.....	97
LE CRIME.....	102
LA RESIDENCE SECONDAIRE.....	103
LE RETOUR.....	104
1974.....	106
EPILOGUE.....	108

Un remerciement tout particulier à Françoise et Amor pour leurs encouragements et leurs précieux conseils.

Les noms des personnages sont réels.

Ce sont de vraies personnes qui ont enchanté ma jeunesse.

Merci à vous tous et toutes.

Merci MULSANS.

Merci Maman de m'avoir confiée à «l'Oncle et la Tante»

Arles, le 29 Mai 2016

Fête des Mamans.



